

**Jean Racine, *Bérénice* Acte IV, scène 5**

BÉRÉNICE, TITUS.

BÉRÉNICE, en sortant.

Non, laissez-moi vous dis-je.  
En vain tous vos conseils me retiennent ici !  
Il faut que je le voie. Ah ! Seigneur ! vous voici.  
Hé bien, il est donc vrai que Titus m'abandonne ?  
Il faut nous séparer ; et c'est lui qui l'ordonne.

TITUS

N'accablez point, Madame, un prince malheureux,  
Il ne faut point ici nous attendrir tous deux.  
Un trouble assez cruel m'agite et me dévore,  
Sans que des pleurs si chers me déchirent encore.  
Rappelez bien plutôt ce cœur qui tant de fois  
M'a fait de mon devoir reconnaître la voix.  
Il en est temps. Forcez votre amour à se taire ;  
Et d'un œil que la gloire et la raison éclaire  
Contemplez mon devoir dans toute sa rigueur.  
Vous-même contre vous fortifiez mon cœur ;  
Aidez-moi, s'il se peut, à vaincre sa faiblesse,  
À retenir des pleurs qui m'échappent sans cesse ;  
Ou, si nous ne pouvons commander à nos pleurs,  
Que la gloire du moins soutienne nos douleurs ;  
Et que tout l'univers reconnaisse sans peine  
Les pleurs d'un empereur et les pleurs d'une reine.  
Car enfin, ma princesse, il faut nous séparer.

BÉRÉNICE

Ah ! cruel ! est-il temps de me le déclarer ?  
Qu'avez-vous fait ? Hélas ! je me suis crue aimée.  
Au plaisir de vous voir mon âme accoutumée  
Ne vit plus que pour vous. Ignoriez-vous vos lois,  
Quand je vous l'avouai pour la première fois ?  
À quel excès d'amour m'avez-vous amenée !  
Que ne me disiez-vous : « Princesse infortunée,  
Où vas-tu t'engager, et quel est ton espoir ?

Ne donne point un cœur qu'on ne peut recevoir. »  
Ne l'avez-vous reçu, cruel, que pour le rendre,  
Quand de vos seules mains ce cœur voudrait dépendre ?  
Tout l'Empire a vingt fois conspiré contre nous.  
Il était temps encor : que ne me quittiez-vous ?  
Mille raisons alors consolait ma misère :  
Je pouvais de ma mort accuser votre père,  
Le peuple, le sénat, tout l'Empire romain,  
Tout l'univers, plutôt qu'une si chère main.  
Leur haine, dès longtemps contre moi déclarée,  
M'avait à mon malheur dès longtemps préparée.  
Je n'aurais pas, Seigneur, reçu ce coup cruel  
Dans le temps que j'espère un bonheur immortel,  
Quand votre heureux amour peut tout ce qu'il désire,  
Lorsque Rome se tait, quand votre père expire,  
Lorsque tout l'univers fléchit à vos genoux,  
Enfin quand je n'ai plus à redouter que vous.

TITUS

Et c'est moi seul aussi qui pouvais me détruire.  
Je pouvais vivre alors et me laisser séduire.  
Mon cœur se gardait bien d'aller dans l'avenir  
Chercher ce qui pouvait un jour nous désunir.  
Je voulais qu'à mes yeux rien ne fût invincible,  
Je n'examinais rien, j'espérais l'impossible.  
Que sais-je ? J'espérais de mourir à vos yeux  
Avant que d'en venir à ces cruels adieux.  
Les obstacles semblaient renouveler ma flamme.  
Tout l'Empire parlait. Mais la gloire, Madame,  
Ne s'était point encor fait entendre à mon cœur  
Du ton dont elle parle au cœur d'un empereur.  
Je sais tous les tourments où ce dessein me livre ;  
Je sens bien que sans vous je ne saurais plus vivre,  
Que mon cœur de moi-même est prêt à s'éloigner ;  
Mais il ne s'agit plus de vivre, il faut régner.

### **Questions.**

1. Comment réagit Bérénice au début de la scène 5 de l'acte IV ? Peut-on en conclure qu'elle sait ce que va lui annoncer Titus ?
2. Repérez les champs lexicaux qui apparaissent dans cet extrait. Ne peut-on pas faire un parallèle avec l'extrait précédemment étudié ?

Travail de synthèse : en quelques lignes, résumez ce qui est énoncé dans ces quelques répliques.